

LES LARMES DU CHAMELON

-Omar Ben Omar ! A-t-on idée de s'appeler ainsi ? marmonne Omar, maintenant jeune étudiant consigné à l'école buissonnière. Depuis que sa faculté n'était plus qu'un no man's land hanté par de curieux visiteurs, grimés comme ces talibans qui frayent les chroniques télévisuelles, depuis que les salles de classe s'étaient transfigurées en auberges espagnoles où s'amoncellent toutes sortes d'objets à part les livres, où se produisent des spectacles de chamailleries sibyllines, d'inénarrables courses-poursuites, de ruades et de coups de têtes sanglants, il s'était résolu aux mœurs simiesques et était rentré dans ses pénates à Ben Guerdane, comme les autres étaient repartis à Bizerte, à Gafsa ou à Hammamet, en souhaitant un deus ex machina et des jours meilleurs sans nombre.

-Omar Ben Omar ! Susurre-il, en se faisant une bile plus noire que les mains de son père de chamelier boucher. Il répète cette rengaine alors que d'autres, laissés là-bas, heureux maîtres des pupitres et des salles de conférences, récitent des dizaines de fatiha à longueur de sit-in, en faisant des pieds-de-nez aux professeurs, revenants crédules longeant les couloirs déserts pour faire accroire qu'ils ont toujours des choses dans la cervelle et dans la serviette, malgré leur infortune du moment.

Omar a donc maintenant tous les jours, tous les soirs et tous les matins du monde pour cuver sa désespérance, en se matant à satiété, en se parlant et, souvent, en cherchant noise à son père, aux bergers du coin ou aux chiens errants. Parfois, quand il pousse ses veillées fiévreuses et stériles jusque tard dans la nuit et qu'il est rassasié de nouvelles morbides pleuvant de toutes les régions du pays en révolution, ou de la Libye voisine livrée aux heurts fratricides, ou quand il va roder comme un spectre à travers le sable envahissant, il arrive toujours à la même conclusion : il avait dormi tout le temps de son enfance et de sa jeunesse. Car, à présent, il ne reconnaît ni le douar, ni la tronche de son père s'acharnant sur le sang de ses chamelons, chaque semaine, ni le désert aux bras tentaculaires, ni même sa propre gueule plus longitudinale et plus crevassée qu'il ne l'avait toujours cru... Où était enfouie toute cette vague d'émotions qui gonflent ses poumons, ses tempes et son cœur au risque de les faire éclater en lambeaux ? Peut-être au fond de cet abandon à l'éternité tranquille et à l'espoir inné et naïf, semblables à ceux du lièvre et de la hase, ignorant jusqu'à l'existence des braconniers et des prédateurs du Sahara.

Le pire c'est qu'Omar ne sait pas pleurer. Il en a bougrement envie, mais ce bonheur simple que les enfants et les pleureuses savourent naturellement, lui, il en est banalement incapable. D'ailleurs, il est bien le « fils de son père », comme disent les vieux (tel père tel fils). En effet, Omar le boucher ne pleure jamais, même pas à la mort d'un parent, et quand il tue le chamelon à vendre au kilo, il lui enfonce toujours le pal bien acéré dans le cou, sans une once d'hésitation, et parfois le sourire aux lèvres.

La première fois qu'il vit cette scène, l'enfant fut tellement révolté qu'il crut tomber dans les pommes. Omar le père appela ce jour-là Omar le fils, lui fit signe d'éloigner la chamelle mère et de revenir l'aider à attacher la bête promise à la hache et au couteau. Puis, le boucher attachait le chamelon en liant ensemble chaque paire latérale de pattes, tandis qu'elle frissonnait du haut de sa petite bosse à ses extrémités les plus basses, comme prévenue de son

supplice. Enfin, le bourreau tira vigoureusement la corde et le chamelon s'affala de tout son long, d'un coup sec sur le sable et ne bougea plus. Vite, Omar lui enfonça le pal à la base de l'oreille et le martela trois ou quatre fois à l'aide d'une planchette. L'horreur fut à son paroxysme quand il tira de sa poche un quart en aluminium, le remplit à moitié du sang noir giclant de la blessure, en but goulument deux gorgées puis le tendit à son fils en insistant :

-Bois, bois, c'est chaud et doux. C'est bon pour les hommes !

Ce fut seulement quelques années plus tard, en frayant avec de malicieux garnements plus initiés que lui, qu'Omar comprit l'engouement secret du boucher pour le sang frais de la bête assommée. Il sut notamment pourquoi son père paraissait ragaillardi, malgré ses frasques infinies, de plus en plus abruti comme ses haches, couteaux et autres lames traîtresses, et pourquoi le lit de sa mère, morte trop longtemps auparavant, ne désemplissait jamais de prétendues bonnes à tout faire, qui se relayaient tous les deux ou trois mois.

Ce soir, Omar Ben Omar re-tresse ensemble les têtes de goules du présent et celles des diabolotins rejaillissant dans sa mémoire brusquement délivrée de sa léthargie ancienne. A la longue tresse qu'il croit enrouler autour de son cou et de ses épaules, il ajoute comme un grigri noiraud, muet et oppressant : son propre nom.

-Omar Ben Omar ! D'ailleurs, se dit-il en jubilant d'amertume et de colère, qui me dit que je suis Omar Ben Omar ? Maman n'est plus là pour y ajouter foi. Voici ma petite vengeance ! pense-t-il, en regardant s'affairer son père chamelier boucher bouché autant que son lit vermoulu et son quart d'aluminium encrassé des restes du sang aphrodisiaque.

Et, pour la première fois de sa vie, il pense au départ. L'idée se met à s'instiller dans les coins et recoins de son être embrasé de ressentiment et d'impuissance, à s'exhaler par les pores de sa peau en sueur, à virevolter dans son occiput endurci comme une pierre à force de penser, à vrombir douloureusement dans ses tympanes.

-Mais pour aller où ? Rumine-t-il. Je choisis mal le moment ! Le pays est une marmite remplie d'escargots qui bouillonnent, Abel et Caïn se persécutent dans la Libye voisine, un typhon de séditions traverse l'Afrique et le Moyen Orient, la Méditerranée est rassasiée des « harragas » (émigrés clandestins), le désert n'est pas sûr et je n'y trouverai certainement plus la thébaïde rêvée...

Soudain le boucher hurle comme un stentor :

-Omar ! Demain nous abattons le deuxième chamelon. Je te réveillerai à six-heures !

Le deuxième chamelon ! Il est là, avachi sur le sable, contre le flanc décharné de sa mère. Tous les deux avaient vu abattre et dépecer l'aîné, en une heure, la semaine précédente, et n'avaient cessé de blatérer des heures durant. Même quand la mère et le survivant avaient cessé leurs cris de détresse, Omar continua à les entendre dans ses randonnées, ses méridiennes interminables, ses nuits blanches et jusque dans ses cauchemars.

Le chamelier réitère :

A six-heures n'est-ce pas ?

Et il s'en va aiguïser ses outils sur une grosse molette en regardant le chamelon qui le regarde aussi en silence, sans bouger. Le soir se pose doucement sur les lieux. Les ténèbres chassent prodigieusement les rayons attardés du crépuscule et finissent par fondre, dans une seule toison monstrueuse et impalpable, la maison, l'aiguiseur, les deux bêtes et Omar Ben Omar qui croit avoir perdu la langue, après avoir cautérisé dans de stériles pensées hypocondriaques son esprit de jeune étudiant, qui se promettait pourtant de conquérir la planète.

Il se surprend lui-même en se levant d'un mouvement brusque et machinal et se poussant vers l'endroit où le chamelon rumine son malheur à venir, en se blottissant vainement contre le ventre de sa mère. Il passe une main tremblante sur la bosse du petit, puis finit par s'affaisser à côté et se met à lui caresser le cou, les épaules, la tête, les oreilles, le front et, quand il descend plus bas, il sent ses doigts trempés comme si on venait de laver les joues de l'animal à grande eau. Il remonte en tâtonnant vers les yeux, et c'est alors qu'il comprend que le chamelon pleure à chaudes larmes.

Omar Ben Omar, les os flasques et comme remplies de coton, le corps pris d'un soubresaut jamais connu auparavant, se laisse choir à côté du chamelon, et les sanglots accumulés durant vingt-deux ans, dans sa gorge, se déversent sur la tête du petit frère qui, lui, pleure dans le silence incommensurable du désert et de la nuit.